

Roman libre

Louis VIN

Roman libre

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12108-6

Admirables illusions

« Nous ne demandons pas à être éternels, mais à ne pas voir les actes et les choses tout à coup perdre leur sens. Le vide qui nous entoure se montre alors... »

Saint-Exupéry

Il s'enroula dans une couverture à carreaux. Elle était rêche et de différentes couleurs délavées. Tout était calme, seul le crépitement du feu de cheminée se faisait entendre. La pièce, dans la nuit, était doucement éclairée par les lueurs changeantes des flammes et les rayons d'une lune brillante, qui, perçant par la fenêtre, dessinaient des carreaux d'un blanc bleuté sur les carreaux de la couverture.

Allongé à même le vieux plancher de bois, il suivait au ras du sol les lignes des lattes qui, par effet optique, s'éloignaient en se rapprochant d'un illusoire point de fuite. Il aimait ces points de vue, ces plans géométriques qui découpent et ouvrent l'espace.

Dans un coin sombre, une guitare perdait son lustre sous la poussière et il ressentit une vague nostalgie et de la culpabilité. Qu'était devenue cette passion ? Avait-elle réellement vécu en lui, authentique et souveraine ? Car il n'éprouvait plus autant le besoin de jouer de cet instrument qui avait longtemps tenu une grande place dans sa vie – la musique semblait l'avoir quitté, s'être éclipsée.

Ses yeux rencontrèrent un livre posé sur une petite table, proche de la chaise en rotin qui l'avait tenu heureux pendant une courte période de lecture. C'était une biographie écrite par le fils de Pierre-Auguste Renoir : « Sa théorie était qu'on ne doit pas forcer la destinée : un bouchon, disait-il : il faut se laisser aller dans la vie comme un bouchon dans le courant d'un ruisseau. »

Puis, ses yeux se fermèrent insensiblement sur ce monde pour se rouvrir sur un autre... et sa conscience l'abandonna pour une métamorphose.

Tout autour était flou. Une brume voilait ses yeux humides de larmes à peine esquissées, de chagrin, et le monde qui l'entourait perdait la netteté de ses contours. L'odeur de désinfectant et de médicament de l'hôpital ajoutait à sa déroute. Sa main, posée sur celle décharnée et flétrie de son père, ne reconnaissait rien de familier, comme si le lien de parenté disparaissait avec cette décrépitude.

Le septuagénaire était alité, sur et sous des draps blancs, perforé à plusieurs endroits par des tuyaux dont il ne connaissait pas exactement l'utilité ; et ça n'avait aucune importance. Épuisé, la bouche pâteuse, son père ne pouvait que lui esquisser un fragile sourire ; les mots étaient trop lourds et sa bouche trop amorphe pour prononcer quoi que ce soit. Mais Emmanuel le savait heureux de sa présence et croyait l'entendre dire « mon fils... »

Il réalisa, d'une façon fulgurante, qu'il avait vécu les vingt dernières années loin de sa famille, malgré lui, et cela l'attrista profondément. Il n'avait pas vu son père lentement vieillir et s'éloigner de l'image qu'il gardait de lui.

Que s'était-il passé pendant tout ce temps ? Pourquoi la vie avait-elle ainsi éloigné leurs chemins au point de ne plus se reconnaître ? Il ferma les yeux et soupira profondément.

En les rouvrant, il constata que son père s'était endormi. Il décida alors de s'en aller, faire une longue marche avant de rejoindre sa mère à l'appartement de ses parents. Les émotions l'avaient vidé, il sentait une grande lassitude et avait besoin de solitude.

Une fois rentré, il entreprit de faire du rangement dans son ancienne chambre, afin de se changer les idées et de se rendre utile ; car, tel un neurasthénique, il se sentait incapable de faire autre chose. Sans grande motivation ni conviction, les divers objets, bibelots, livres, dessins et albums de musique changeaient de place. Dans cet incohérent fatras, il

trouva, au fond d'une boîte de rangement en osier, une enveloppe remplie de vieilles photos – forcément, pensa-t-il, comme beaucoup de choses, les photos ont perdu leur réalité matérielle et palpable pour se retrouver numérisées dans des téléphones dits intelligents. Le sens du toucher s'atrophiait et nous perdions de la sensualité...

Une photo en noir et blanc l'interpella en particulier : il s'y voyait, jeune, les cheveux longs, il y avait de cela plus de vingt ans. Assis dans l'herbe, une guitare dans les mains, il était à côté d'un de ses grands amis de l'époque. C'était quelque part en France, où il avait grandi, peut-être dans un parc urbain ou plus probablement ailleurs à la campagne, loin des villes où il aimait s'aventurer, se gorger de beauté et de quiétude – se sentir libre.

Les arbres étaient mollement bercés par une agréable brise tiède. Il prit un verre de vin que lui tendait son ami, ils se sentaient bien et l'insouciance de leur jeunesse rajoutait à leur ivresse.

Après quelques chansons et bien des rires, ils décidèrent de rentrer en ville ; eh oui, leur jeune âge les retenait encore chez leurs parents, avec les contraintes, bien que douces – mais ça, ils ne le savaient pas encore – inhérentes à la vie familiale.

Dans la ligne de métro traversant la ville, toujours avides de nouvelles expériences et remplis de désirs, ils changèrent de destination pour faire un tour dans le Quartier latin. Ils y avaient à plusieurs reprises remarqué, dans une rue étroite, un bar de jazz. Intimidés par ce petit endroit qui ne laissait rien paraître de l'extérieur, ils n'avaient jamais osé y pénétrer, mais l'attrait pour cette musique complexe et raffinée les poussa, en ce début de soirée, à franchir le premier pas et entrer dans cet univers fascinant.

Ils émergèrent de la bouche de métro, l'air était tiède et annonçait une belle soirée. La marche était agréable, légère, et ils passèrent devant la fontaine Saint-Michel : le Diable souffrait toujours sous les piétinements de l'archange, Justice tenait toujours fermement son glaive.

Les gens venaient, repartaient, se croisaient, se retrouvaient, quelques-uns prenaient le temps de s'arrêter, sans façon, juste pour apprécier le lieu et le moment. Puis, quelques rues plus loin, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient.

Tout de suite en entrant à gauche, derrière l'unique fenêtre à la vitre colorée et recouverte de quelques affiches, se trouvait le comptoir du bar. Un peu plus loin, une scène légèrement surélevée attendait la magie des musiciens. Des tables en bois, la plupart vides, parce qu'il était encore tôt, meublaient le reste de l'espace. Un homme barbu essuyait des verres derrière le comptoir ; le mur derrière lui était recouvert d'un nombre impressionnant de vinyles.

Une lumière douce procurait une ambiance feutrée, mais plus que tout, la musique que jouait un tourne-disque créait une atmosphère unique et participait à l'essence et l'identité de l'endroit.

– Qu'est-ce que je vous sers ? leur demanda l'homme d'un œil incertain et méfiant.

Ils n'avaient pas un rond dans les poches... ça commençait mal. Mais cette musique tellement prégnante leur rentrait par la peau, dont la sensibilité s'en trouvait soudainement exacerbée, à un point tel qu'il leur était impossible de ressortir, de rebrousser chemin et d'abandonner son écoute ; elle leur était plus forte qu'une présence.

– Écoutez, nous n'avons pas un sou, mais nous sommes fascinés par votre musique. Je ne sais pas comment vous le dire... c'est d'une grande beauté. S'il vous plaît, laissez-nous juste le plaisir d'être ici, et de l'écouter...

L'homme derrière le comptoir ne l'avait pas quitté des yeux. Sans rien dire, il ouvrit une bouteille de vin et leur servit deux coupes, sans rien demander. Il posa ensuite sous leurs yeux une pochette de vinyle, représentant un saxophoniste et un trompettiste, et dit simplement : « Charlie Parker et Miles Davis, 26 novembre 1946 à New York. »

Les signes et autres prémonitions sont valables uniquement pour les faits sur lesquels nous avons pouvoir et contrôle. Ils ne sont que la confirmation et l'incitatif de nos décisions. Nous croyons voir un signe du destin nous confirmer une voie que nous désirons emprunter, alors qu'en réalité, nous cherchons qu'à nous motiver et sceller un choix important. Ces faux signes trouvent alors leur sens et leur crédibilité.

Cela ne saurait être le cas, par exemple, pour les jeux de hasard qui ne sont qu'aléatoires. Nous croyons voir un signe sur un pari, mais c'est en vain et une perte... l'impôt des pauvres.

Il prit donc cette rencontre avec la musique jazz pour un signe, un chemin qu'il se devait d'emprunter. Sans le savoir, il avait déjà entamé les premiers pas, et inconsciemment il s'y dirigeait déjà, sans doutes ni hésitations.

Tout commence, alors, par un certain engouement, une certaine sensibilité à la beauté, qui se transforme ensuite en rêve. La beauté nous fait frémir et nous la prolongeons et la développons en des rêves éveillés, hallucinés. Proust écrivait : « Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre, ce soit encore la rêver. » Nous sous-estimons la puissance des rêves. L'écrivain rêve avant d'écrire.

Une chose était sûre, il ne pouvait transiger avec ses passions ; c'était contraire à lui-même. Le chemin était tracé et lumineux, le quitter l'aurait plongé dans les ténèbres.

Alors, il entama furieusement des montagnes russes, se laissant aveuglement guider par ses sentiments immédiats et illusoire. Le reste du monde ne comptait plus à ses yeux, ou plutôt, il ne souhaitait plus le considérer ; car le reste n'était que souffrance et chagrin. Il fuyait, se cachait, pour se réinventer.

Le revoilà à Montréal, Québec, Canada. De l'eau avait coulé sous les ponts... mais il tenait toujours une guitare dans les mains. Il était devenu un jeune homme mûr et sûr. Le décor avait également changé, pour laisser place à la vie nocturne des bars de jazz et des salles de spectacle. Il avait troqué ses cheveux longs et ses défroques de bohémien pour un élégant costume et un chapeau de style gavroche des années swing.

Le voilà donc, sur une scène, jouant de la guitare, entouré d'une contrebasse et d'un piano, en apnée dans l'ambiance feutrée d'une cave de jazz de la rue Saint-Denis – cette même ambiance qui l'avait intensément marqué d'une trace indélébile, à Paris. Outre la concentration qu'exigeait une telle activité, son visage était éclairé d'une grande joie.

À l'entracte, une fois son instrument serré dans son étui, il se dirigea vers une fille assise seule au bar. Elle était restée attentive durant le spectacle et n'avait cessé de le dévisager, sans ne rien laisser paraître et froide.

– Bonsoir mademoiselle. Je vous offre un verre ? lui proposa-t-il d’un air avenant.

Pour unique réponse, elle lui indiqua le tabouret vide à ses côtés. Il s’assit et tous deux se tournèrent vers le bar, en évitant de croiser leurs regards. Un ange passa. Au moment où il allait briser la glace, on l’appela sur la petite scène pour reprendre le spectacle... la vie est-elle une occasion ratée ?

De justesse, quand elle s’apprêtait à sortir, il réussit tout de même à obtenir son numéro de téléphone.

Sophie...

Au cours d’une dizaine d’années de sa vie de musicien, il enregistra fièrement deux albums de musique et donna une multitude de spectacles dans les grandes salles de concert et les prestigieux festivals de jazz. Il vivait un rêve et une passion, édifiants, salutaires et libérateurs.

Il avait réussi également à construire une relation stable avec Sophie, une relation qui semblait solide. Les événements et le temps s’étaient déroulés naturellement, comme le cours tranquille d’un ruisseau. S’étant revus de nombreuses fois après leur première rencontre, ils avaient finalement décidé de vivre ensemble, sans rien forcer. Chacun respectait